



# La Marelle

Samantha Bailly



23 octobre 2018

[www.samantha-bailly.com](http://www.samantha-bailly.com)

*« Et c'était tout naturel de traverser la rue, de monter les marches du pont, d'entrer dans sa mince ceinture et de m'approcher de la Sybille qui souriait sans surprise, persuadée comme moi qu'une rencontre fortuite était ce qu'il y avait de moins fortuit dans nos vies et que les gens qui se donnent des rendez-vous précis sont ceux qui écrivent sur du papier rayé et pressent leur tube de dentifrice par le fond. »*

Julio Cortázar

*Je me suis souvent demandé à quel moment précis commençait une histoire. Il y a des instants de la vie qui forment un nexus, un croisement de possibles. Ce soir-là, le dos contre le mur d'un immeuble de la rue Louis-le-Grand, près d'Opéra, j'ignorais que mes pieds se trouvaient vissés dans l'un de ces croisements cruciaux. L'obscurité reculait grâce à la lueur des lampadaires, nous étions dans cet espace gris et incertain qui se déploie entre 4 h et 5 h du matin à Paris. Mes amis se dirigeaient vers l'une des stations de taxis. Et sans savoir pourquoi, je m'étais échappée de ce mouvement, j'étais restée immobile, à te regarder de l'autre côté de la rue étroite. Je ne voyais que ton manteau noir, avec cette capuche cerclée de fourrure. Ce manteau que tu avais posé sur mes épaules quelques heures plus tôt, lorsque tu m'avais entraînée dehors pour fumer.*

*Ce soir-là, tu sais, j'ai longuement hésité. Suivre le flot de mes amis qui s'éloignait déjà, ou bien te dire au revoir à toi, la rencontre fugace qui n'aurait pas dû exister. Dans mon sac, ma main rencontrait sans cesse les papiers froissés que nous avons échangés. Ceux où était inscrite cette correspondance illisible griffonnée sur le comptoir, ainsi qu'un lieu et une heure. Tu avais refusé de me donner ton numéro de téléphone ou ton nom de famille.*

*L'extrémité d'une cigarette rougeoyait dans la nuit, je me souviens que je fixais ce point incandescent, comme s'il pouvait me fournir une réponse. Pierre, ton ami, parlait en agitant ses longues mains. Carmen, cette collègue qui te regardait avec intensité, et qui, je le sentais, avait partagé bien plus que tes heures de travail, portait sur son visage hâlé une ombre de gravité. Sa présence sonnait comme un avertissement.*

*Gauche, vers mes amis, mon clan, le familier, ou tout droit, vers toi, l'inconnu du bar à la parole si agile.*

*Et puis d'un coup, je m'étais décidée.*

*Dire au revoir.*

*Emportée par un puissant élan, je me revois traverser le trottoir qui nous séparait.*

*J'ignorais alors que chacun de mes pas s'imprimait profondément dans ma vie, scellait une direction. Au lieu de couper ce lien ténu qui s'était enroulé autour de moi au gré de nos discussions, je franchissais le cercle invisible qui délimitait ton existence. Et je crois que depuis, malgré ton absence, je n'en suis jamais sortie.*

*Ce cerceau m'enserme toujours.*

# CHAPITRE 1

---



**PRÉSENT**  
11 juillet 2017

— Mesdames et messieurs, nous sommes arrivés à Paris, la température extérieure est de 23 degrés Celsius. Nous espérons que vous avez effectué un agréable voyage et que nous vous reverrons prochainement sur notre compagnie.

Dans le hublot, la ligne de bitume de la piste d'atterrissage a remplacé la parcelle de ciel d'un bleu myosotis. Les profonds sièges inclinables m'ont permis de grappiller quelques précieuses heures de sommeil que j'ai perdues au fil de ce séjour à New York. Je m'y rendais uniquement afin de chercher de nouvelles matières pour la collection à venir, mais les partenaires m'ont entraînée dans diverses obligations mondaines. Ces déplacements font toujours basculer dans une dimension parallèle l'espace de quelques jours, où l'adrénaline et le papillonnement des rencontres repoussent le repos.

J'ai intentionnellement demandé des horaires de vol décalés par rapport à mes collègues. Voyager seule m'apporte un profond apaisement. Je peux rester des heures dans la salle d'embarquement de l'aéroport, cette zone d'entre-deux, de passage. Mes doigts se dirigent vers des revues et des livres, je lis avec le plaisir d'une assoiffée ayant trouvé une oasis dans le désert. Un moment suspendu, qui gèle la course infernale de tous ces jours qui noircissent trop rapidement le calendrier. J'observe les gens, leur façon de prendre leur café. Certains l'engloutissent en une seule gorgée pleine d'urgence, d'autres le boivent avec le regard voilé par des pensées inconnues, quelques rares le laissent refroidir sans y toucher, rivés sur leurs écrans. J'imagine toutes ces vies, toutes ces histoires, dans cet endroit intermédiaire, celui où l'on croise tant d'individus sans jamais les rencontrer.

Après cette coupure dans mon quotidien, j'avance d'un pas paisible dans les couloirs de l'aéroport, jusqu'au carrousel où tournent les valises. Brusquement, cette solitude si agréable se meut en un léger vide, un manque imperceptible.

Tout en cherchant du regard ma valise – gris anthracite, ruban fixé à la poignée –, j'allume mon téléphone portable.

Julien Ottmann

Bien arrivée, mon amour ? Impossible de poser un congé aujourd'hui, mission d'audit hyper urgente 😞 On se retrouve à la maison, je t'embrasse fort. 19:57

Ce message, je l'avais anticipé, et pourtant, le voile sombre de la déception tombe sur mon humeur paisible. C'est plus fort que moi, malgré le calme de ma voix intérieure retrouvée, ce silence devient vite trop long, presque angoissant. J'espérais être attendue. Et pas dans notre appartement commun, non, là, derrière la vitre. Des embrassades fougueuses, l'effusion des retrouvailles, une flamme un peu plus vivace qu'un tiède baiser sur le pas de la porte. Ces quelques lignes soufflent cet espoir un peu fou.

Julien et moi sommes ensemble depuis deux ans désormais, deux années scellées par la bague en or qui scintille à mon annulaire. Pas de fiançailles, non, mais un cadeau symbolique, notre langage à nous. Mon doigt s'est habitué à sa présence, il est nu sans cet anneau que je tripote quand je suis concentrée. Le soir, je le pose sur la table de chevet avant de me lover dans les bras de Julien ; le matin, mon premier réflexe est de le glisser de nouveau avant de me diriger vers la salle de bains.

Enfin, ma valise apparaît au milieu de ce cortège de bagages. Je récupère l'essentiel de ma vie matérielle empaquetée. Cette robe bleu roi, échancrée dans le dos, que je me suis offerte avec mon premier salaire. La trousse contenant mes produits de beauté favoris, qui permet de tatouer sur mon visage un masque un brin plus assuré. Ma bible personnelle, *Femmes qui courent avec les loups*, de Clarissa Pinkola Estés. Et tout le reste, parfois bien inutile, que j'emporte toujours, au cas où.

Je tire ma valise et slalome dans le flux des voyageurs. Je fais semblant de ne pas voir les chaleureuses embrassades à la sortie de l'aéroport, et me laisse emporter par les marches mécaniques d'un escalator.

Alors que je tourne la tête, mon cœur manque un battement.

Là, un peu plus haut. Manteau noir, capuche qui retombe en un amas de fourrure blanche, cheveux châains et fins.

Est-ce que c'est lui ?

Ça y est, les battements de mon cœur m'assourdissent, ma bouche s'assèche.

Oui, c'est bien lui, ce manteau...

Non, ce vague profil ne peut pas être le sien.

L'homme se retourne, et la magie est rompue.

Un visage inconnu. Pas *ce* visage.

Je souris de moi-même, avec un mélange d'indulgence et de moquerie. Même deux ans plus tard, je repère encore tous les manteaux de ce genre, et crois quelques secondes pouvoir y trouver Nathaniel. Était-ce son véritable prénom, d'ailleurs ? Comment savoir ?

Parfois, ce souvenir m'assaille sans crier gare, avec une intensité qui me cueille avec une force assommante. Cet espoir discontinu, flou, de le croiser un jour par hasard dans cette capitale palpitante, qui a abrité nos jeux insensés.

Et puis la pâle copie s'éloigne, faisant reculer le spectre du passé. Je respire mieux, et consulte de nouveau mon portable.

**Nam Nguyen**

Ola beauté ! Home sweet home ? Il faut que tu me racontes New York !

19:57

Un sourire incontrôlable éclaire mon visage. Nam, un ami depuis l'école de stylisme, qui a démissionné il y a quelques mois pour se mettre à son compte.

**Sarah Lepage**

Carrément ! Tu es chez toi ?

19:58 ✓

**Nam Nguyen**

Yep, l'avantage d'être freelance ! 😊

Tu passes ?

19:58

**Sarah Lepage**

Et comment ! Je suis à l'aéroport Charles-de-Gaulle, le temps que j'arrive.

19:59 ✓

Voir ce nom familier chasse l'amertume. Le bonheur de le retrouver le temps d'une de ces discussions émaillées de rires. Si chaque mélange d'individus entraînait des réactions chimiques différentes, Nam et moi donnerions naissance à un précipité aérien,

vif et lumineux. Ensemble, nous nous retrouvons toujours pliés en deux, à dédramatiser même les épisodes les plus sombres de notre vie. Les années s'accumulent, mais cette bonne humeur enfantine ne nous quitte jamais.

Aucun chagrin ne résiste à sa présence plus d'un quart d'heure.

Une fois dans le RER, je m'interdis de consulter mes e-mails. Une journée de récupération est une journée de récupération. Ces derniers temps, j'apprends à lâcher prise, à me réserver ces moments où l'énergie reflue avant de revenir. Mon métier de responsable créative me passionne. Si je ne posais aucune limite, je continuerais à envoyer des salves de mails au directeur artistique jusque dans mon lit. Ce que je faisais auparavant, et qui m'a valu un burn-out. L'erreur est humaine. Nous prenons tous des murs. Mais répéter encore et encore les mêmes actions en espérant obtenir un résultat différent me paraît absurde. Alors je lutte. Contre mon perfectionnisme, cette exigence, cette dureté.

J'arrive à la station Censier-Daubenton à 21 h, alors que le soleil fait encore luire les toits d'ardoises. Nam a récemment emménagé dans un appartement situé au dernier étage d'un vieil immeuble.

Il m'ouvre la porte et me décroche l'un de ses sourires solaires. Ses petites dents blanches et bien alignées contrastent avec sa peau.

— Mon petit Sucrenam !

— Tu m'as manqué, Fortune Cookie.

Nos surnoms ridicules plongent leurs racines dans d'anciennes soirées. Nam m'a toujours évoqué un dessert sucré, avec son visage rond aux joues pleines, son petit nez gourmand et ses yeux d'un noisette pétillant.

Je pose ma valise dans le vestibule étriqué, puis lui emboîte le pas pour passer dans la pièce à vivre. Le plafond en pente est traversé par des poutres apparentes autour desquelles s'entortillent des plantes. Les derniers rayons du soleil viennent éclairer les cohabitations insolites de l'appartement. Des gouaches et des aquarelles avoisinent une pile d'assiettes sales, sur le plan de travail en inox noir. Aux murs, des croquis sont épinglés entre une série de post-it fluo qui prennent la poussière (*NE PAS OUBLIER IMPÔTS, Courgettes, IMPÔTS !!!!*). Un chevalet couché repose en travers du canapé de cuir.

— J'essayais de le réparer, se justifie aussitôt Nam.

— Et tu n'as rien trouvé de mieux que de le mettre sur le canapé ? Ta logique m'épatera toujours.



Mon ami rit tout en soulevant le chevalet, qu'il essaye de faire tenir debout au milieu du salon, sans succès.

— Ne critique pas, dit-il, j'ai repris la peinture, c'est déjà ça...

Vaincu, il finit par le poser contre une armoire, près d'une débauche de palettes maculées d'un arc-en-ciel de peinture. Je prends place sur le canapé, en éloignant par la même occasion du bout des doigts un caleçon abandonné près du coussin. Nam enclenche la bouilloire en fredonnant.

— Alors, ce séjour à New York ? demande-t-il.

— Très sympa, mais fatigant. Je sens que le décalage horaire va être rude.

— Surtout, ne dors pas !

— Trop tard, j'ai fait une sieste dans l'avion.

— Eh ben bravo...

Il revient avec une théière et deux tasses, puis tire l'un des poufs pour s'installer.

— Laëtitia n'était pas trop chiant ?

— Ça allait, dis-je sincèrement, et puis tu sais, je l'ai laissée faire son job pendant que je faisais le mien. J'ai trouvé un nouveau fournisseur de paillettes soleil, Jacob va être ravi. Le reste du temps, j'ai souri aux gens, répondu aux questions des journalistes, puis esquivé les dîners interminables en prétextant que j'étais crevée. Ce que j'étais.

Il verse le thé brûlant, qui exhale une agréable odeur d'agrumes.

— Ah, soupire-t-il, parfois, ça me manque, le stress qui précède le défilé.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Non, mais je suis super content d'avoir mis de côté le stylisme pour me consacrer à l'illustration. C'est juste que tout semble plus... lent.

— Tu arrives à t'autodiscipliner, en ce moment ?

— Ça dépend des jours. C'est un peu bizarre, de travailler chez soi. À la fois, c'est génial de pouvoir dormir autant qu'on veut le matin... D'un autre côté, encore faut-il sortir de son lit.

Auparavant, il partageait son appartement avec Fabien, qu'il avait connu sur un site de rencontres. Deux mois plus tôt, sur un coup de tête, Nam a décidé de tout plaquer. Son homme, son boulot, afin de se consacrer à l'illustration. Il avait mis en sourdine sa passion depuis l'école, afin de se fondre dans le moule de l'industrie.

— Ta commande a avancé ? demandé-je.

— Le dernier épisode de *Game of Thrones* est sorti hier.

— Oui, mais ta commande ?

— Le dernier épisode de *Game of Thrones* est sorti hier.

Je roule des yeux, amusée.

— Et toi ? demande-t-il. Avec ton prince charmant ?

— Tout va bien.

— Je regretterais presque l'époque où tu avais dix histoires à nous raconter par soirée !

— Pour ça, on peut encore compter sur Clo.

— En parlant de la Sauvage...

Nam pianote sur son téléphone portable.

— Elle arrive dans cinq minutes, dit-il.

— Ah bon ?

— Surprise, surprise.

Claudine, le dernier membre de notre trio formé durant l'école de stylisme. Que ses parents aient pioché le prénom de leur fille dans le top des années soixante reste un mystère. Lorsque je parle d'elle à des gens, ils s'attendent à voir arriver une femme d'un certain âge. Quelle n'est pas leur surprise quand Clo arrive, petite brune sexy et énergique, à la frange insolente et au corps de danseuse toujours mis en valeur. En cinq années, jamais je ne l'ai vue porter la même tenue. Son visage rond et poupin, ourlé d'une bouche généreuse, contraste avec ses bras pâles sur lesquels s'épanouissent des tatouages tentaculaires. Ne vous fiez pas à son minois angélique. Sa voix rendue rauque par la cigarette et quelques excès vient vite briser l'impression d'innocence et de vulnérabilité qu'elle peut inspirer une fraction de seconde. Une fraction de seconde seulement.

Nam se lève pour ranger les vêtements qui traînent, sans grand enthousiasme. Je bois de longues gorgées de thé chaud, savourant ce moment de retrait sous le velux depuis lequel on aperçoit le ciel virer au rose pâle.

On frappe à la porte.

— C'est ouvert ! crie Nam.

Claudine ouvre la porte d'un geste brusque, son iPhone vissé à l'oreille.

— Oui... Non... Laisse tomber, on bitchera plus tard. Je t'aime ma poule, ciao.

Avant même de nous regarder, elle se tourne vers le miroir accroché au mur, passe son baume sur ses lèvres d'un geste expert. Sa main se glisse dans son sac à main griffé, et en sort un flacon contenant du poppers, qu'elle inspire par l'une de ses narines.

— Du thé ? propose Nam.

— Bonne idée, répond-elle, je suis en mode *healthy*.

— Super *healthy*, commenté-je.

— J'ai mangé bio toute la semaine ! déclare-t-elle avec conviction. Je t'ai parlé de ce nouveau mixer pour faire des jus qui gardent toutes les vitamines ?

Elle enfouit son flacon avec un sourire coupable de petite fille. Je secoue la tête de droite à gauche, résignée. Je suis tellement habituée aux paradoxes de Clo que j'ai fini par en faire abstraction. Durant deux longues années, je lui ai asséné d'insupportables leçons moralisatrices, sans résultat sur sa personnalité pétrie de contradictions.

Nous nous laissons tomber tous trois sur le canapé.

— Alors ? demande Nam. Comment ça s'est terminé, samedi ?

Clo se mord la lèvre inférieure, mutine.

— Vous êtes sortis où ? demandé-je.

— La Concrète, répond-elle.

Je leur lance un regard sceptique.

— Vous plaisantez ? On allait là-bas il y a quatre ans, par dépit, à 5 h du matin, quand tout était fermé. Le repère des paumés qui se croient rebelles parce qu'ils prennent de la MD.

— Ça y est, soupire Nam, maintenant que tu es en couple...

Il se penche vers Clo.

— Tu es rentrée avec l'Italienne, ou bien Sébastien ?

— L'Italienne, répond-elle.

— Tiens, remarque Nam, je croyais que cette fois-ci, tu arrêtais les filles pour de bon !

— Oui, ben... c'était un accident.

— C'est quand même des accidents très répétitifs, poursuit-il.

— Ce n'est pas de ma faute si des nanas canon viennent vers moi, alors que les mecs ne tiennent pas deux minutes de conversation. Mais cette fois-ci, c'était la dernière ! La dernière des dernières ! Je vire les filles de mon régime alimentaire ! FOCUS MECS !

Tandis que Clo part dans un monologue au sujet de ses dernières aventures décevantes en date, la fatigue s'abat sur moi sans crier gare. La malédiction du décalage horaire, mon cycle circadien ne parvient pas à surmonter cette fracture contre nature, comme si une partie de moi-même se trouvait encore de l'autre côté de l'Atlantique.

— Nam, ça t’ennuie si je m’allonge un peu ? Juste cinq minutes, ce vol m’a crevée.

— OK, mais je te préviens, le lit n’est pas fait.

Je monte les échelons en bois et me hisse sur la mezzanine, si basse de plafond que malgré mon mètre soixante, je suis obligée de me mettre à genoux pour atteindre le matelas qui repose à même le sol. J’ôte les chaussures à talon qui scient l’arrière de mes pieds et m’étends sur un amas de draps et d’oreillers entremêlés. Un soupir d’aise enfle dans ma poitrine. Je fixe sans les voir l’ordinateur portable, le rouleau de sopalin et le livre écorné qui traînent près de la table de chevet. Depuis mon perchoir, je clame :

— Dis donc, Nam, où sont passés tes magazines *people* ? Qu’est-ce qu’un bouquin fait chez toi ?

— Hein ?

Attirée par le pavé abandonné, j’avance ma main et soulève le lourd ouvrage.

Une sensation de déjà-vu me traverse.

Mes yeux rencontrent la couverture blanche et brillante, illustrée de fragments orange et jaunes, sur lesquels sont inscrits le titre et l’auteur. *Marelle*, de Julio Cortázar.

Ce roman.

Tout son poids se fait ressentir dans mes avant-bras.

Une vision surréaliste, étincelante.

Je le fixe avec l’impression de retrouver un vieil ami perdu. Un ami qui aurait souffert, à en juger par ses coins écornés, le bas rigide, comme si le papier avait pris l’eau puis séché.

Je revois Nathaniel allongé dans son lit, en train de parcourir les pages tandis que j’enroulais mes bras autour de son cou. J’entends encore les prénoms des personnages, Oliveira, la Sybille, leurs errances parisiennes.

Ce roman invoque ce fantôme du passé. Je peux presque entendre la voix de Nathaniel dans le clair-obscur de son minuscule appartement, lorsqu’il me faisait la lecture de ses passages préférés. Je me revois saisir son bras pour l’arrêter lorsqu’une phrase venait poser sur mon esprit une marque indélébile. Je prenais un crayon et soulignais, annotais le passage. Je marquais encore et encore le papier avec délice.

Un sourire de connivence effleure mes lèvres. Et dire que j’ai cru le voir à l’aéroport, voilà que je tombe sur un exemplaire du livre qui scella notre relation éclair.

Le roman craque lorsque je l’ouvre, je feuillette les pages durcies jusqu’au premier chapitre.

Mon souffle se coupe.

Premier chapitre. Dans la marge. Trois traits à l'encre d'un bleu délavé cernent ce passage :

*« Et c'était tout naturel de traverser la rue, de monter les marches du pont, d'entrer dans sa mince ceinture et de m'approcher de la Sybille qui souriait sans surprise, persuadée comme moi qu'une rencontre fortuite était ce qu'il y avait de moins fortuit dans nos vies et que les gens qui se donnent des rendez-vous précis sont ceux qui écrivent sur du papier rayé et pressent leur tube de dentifrice par le fond. »*

Ces mots m'arrachent de ma torpeur, font grandir un sentiment de fascination bouleversant, intense. Ces trois traits, je revois Nathaniel les tracer dans le lit, le coude appuyé contre le matelas.

C'est impossible.

Mes doigts parcourent les pages avec avidité, font défiler les lignes commentées d'une écriture déconstruite, malhabile, peu lisible. La sienne. Peu à peu, le constat s'imprime dans ma conscience.

Cet exemplaire n'est pas un parmi des milliers. C'est le sien.

Je contemple le spectacle du hasard, assommée par un mélange de sidération et d'évidence.

Mon index effleure la pulpe du papier, les traces de son écriture. Combien de fois ai-je rêvé de revoir Nathaniel ? Combien de fois ai-je imaginé le recroiser dans la rue ? Combien de manteaux noirs à capuche de fourrure ont capté mon attention ?

Je croyais le voir partout.

Et voilà que ce roman, celui qui lui a appartenu, se retrouve chez Nam, mon meilleur ami.

Je ne comprends pas.

Comment est-ce possible ?

— Nam ? demandé-je d'une voix blanche.

— Quoi ?

— D'où vient le livre près de ton lit ?

— Quel livre ?

Je tends l'ouvrage entre les barreaux de la rambarde. Il lève la tête depuis le canapé. Son calme contraste avec la tempête d'émotions qui fait rage en moi.

— Ah, ça ? fait-il, surpris. C'est Fabien qui l'avait laissé, du coup je l'ai embarqué dans le déménagement.

— Mais il vient d'où ?

Il hausse les épaules.

— Aucune idée. Ça va ?

Je contemple de nouveau ce trésor du passé, cette preuve que cette histoire a bien existé, oui. C'est comme si le roman s'était frayé un chemin jusqu'à moi, venait me chercher.

Comme si ce fragment de ma vie, cette parenthèse lointaine, avait décidé de me retrouver.

— Ça va très bien. Je crois que je vais rentrer.

— Déjà ?

Je descends les marches de la mezzanine d'un pas mal assuré, comme prise d'un vertige. Nam me dévisage avec curiosité tandis que Clo envoie des salves de textos.

— Je peux te l'emprunter ? demandé-je en brandissant *Marelle*.

— Bien sûr.

Je leur fais la bise, m'empare de ma valise, et referme la porte derrière moi. Je ne peux pas leur dire. Ils ne comprendraient pas. Je n'ai jamais réussi à leur transmettre l'importance que cette relation a eue pour moi.

J'ai toujours voulu être lue. Trouver un homme qui, comme moi, serait un lecteur averti, qui chercherait à déchiffrer, à lire entre les mots, à traquer les auréoles de poésie qui viennent parfois tacher le monde. Je ne voulais pas l'un de ces flâneurs qui sautent des chapitres, non. J'attendais celui qui prendrait l'histoire dans l'ordre ou le désordre, mais qui saurait recomposer le puzzle.

Avant de rencontrer Nathaniel, j'avais oublié combien j'aimais lire les visages, les peaux, les silences.

Et puis je l'ai perdu.

Parce que j'avais accepté le jeu.

Ce jeu de la marelle, avec lui.

Mais la vérité, c'est que je voulais lire tous les silences de Nathaniel.

Mon dos se colle contre le mur. Je dois rentrer.

Je glisse le roman dans mon sac à main.



Mlle SARAH LEPAGE  
22 RUE DU 4 SEPTEMBRE  
75002 PARIS

MME MARION DU HOMMET  
5505, BLVD SAINT-JACOB  
MONTREAL H2T 1S6  
CANADA

Le 12 juillet 2017, à Paris

Chère Marion,

Comment vas-tu ? Désolée d'être un peu en retard dans ma réponse, ce voyage à New York m'a décalée, je n'ai pas eu le temps d'envoyer mon colis avant de décoller. C'est drôle, parce que finalement, je n'étais pas si loin de toi. Un grand merci pour ton dernier colis ! Les bougies parfumées sentent délicieusement bon, je les ai mises dans le bureau de Julien, où j'ai pris l'habitude de lire.

Je vais me répéter, mais j'adore notre rituel. Tu n'imagines pas ma joie chaque fois que je découvre dans ma boîte aux lettres l'une de tes enveloppes épaisses, qui contient une surprise et le récit de ta nouvelle vie outre-Atlantique. J'ai acheté une grande boîte ronde dans laquelle je mets toute notre correspondance, en me disant qu'un jour, dans dix ans peut-être, nous relirons ces photographies de nos émotions avec indulgence, étonnement ou nostalgie. Notre rituel du cadeau postal, c'est un marqueur temporel. J'aime bien cette idée.

Parfois, j'ai l'impression qu'il me suffirait de prendre la ligne 3 pour débarquer chez toi, profiter de l'un de ces brunchs que tu préparais le dimanche. Tu te souviens ?



J'arrivais toujours la dernière, jamais avant midi, encore embrumée par la soirée de la veille. C'était davantage un goûter qu'un brunch, en fait. Passer de Nam et Clo à ton appartement impeccablement rangé, à cette table toujours pleine de bonnes choses, avec tes amis et leurs enfants... J'adorais ce contraste. Ça me permettait d'avoir un regard plus distant, critique, sur ces week-ends que je brûlais dans l'euphorie parisienne. Tu étais toujours là, Maman Marion, pour me rappeler que l'on brassait beaucoup de vent dans ces répétitions nocturnes – apéro, bar, boîte, taxi, etc.

Comment s'est passé le déménagement dans le nouvel appartement pour deux ? Comment se passe la vie avec ton peut-être futur époux ? J'adore écrire ce mot, époux. Un peu old school. Ça me fait rire. J'espère que tu ne le harcèles pas trop avec la question des enfants. Je te connais. Il a l'air bien engagé, ton Guillaume, mais tout de même, attention... ta subtilité en la matière est parfois douteuse (« Oh, regarde, un magasin pour bébés ! », « Oh, tiens, j'ai arrêté la pilule, histoire de ! », etc.).

Je plaisante, mais j'espère que tu fonderas bientôt cette famille que tu désires depuis si longtemps.

De mon côté, je crois que j'arrive enfin à trouver le juste équilibre. Je ressens de moins en moins cette boule au ventre, ces aiguilles qui tricotent mes entrailles au moment d'aller me coucher. Je relâche un peu la pression, je m'autorise l'erreur. C'est toujours un combat, parce qu'Améthyste reste une maison très exigeante, mais j'essaie de m'appuyer sur les leçons que j'ai tirées de l'horrible expérience Olympe.

Avec Julien, tout va bien. Sa solidité m'impressionne. Un roc. Il sait toujours où il va, appréhende toutes les difficultés avec un calme quasi bouddhiste. J'aime tellement cette vie que nous construisons, c'est la première fois que je me sens aussi bien, ancrée. Je suis sûre que tu vois ce que je veux dire : savoir que l'on a fait le bon choix.

Il y a quelque chose que j'aimerais te confier, mais j'appréhende ta réaction, à vrai dire. Seulement, je pense que tu es la seule qui comprendra l'impact que ça a sur moi. Tu sais combien j'ai toujours été sensible aux coïncidences. Eh bien, hier, alors que

j'étais chez Nam, je suis tombée sur Marelle, tu sais, le roman avec lequel Nathaniel et moi avons échafaudé toute notre histoire tordue. Pas besoin de te demander si tu te souviens de lui... Heureusement que tu étais venue en SOS Amitié ce dimanche-là.

Le truc troublant, Marion, c'est que ce roman n'est pas n'importe lequel. C'est celui de Nathaniel. J'en suis sûre, puisqu'il est annoté de sa main et de la mienne. Tu imagines le choc ? Nam dit que c'est Fabien qui l'a laissé. Franchement, quelles étaient les chances que ce bouquin se retrouve là ? C'est incroyable. ÇA ME REND DINGUE !

Je sais ce que tu vas dire, que j'extrapole, que je vois des signes là où il n'y a que du hasard, des probabilités statistiques très minces, mais réelles. Il n'empêche que je suis retournée. Je t'écris sur la table du salon, avec le roman à quelques centimètres. Je sais que c'est fou, mais je me dis... Si j'arrivais à comprendre comment cet exemplaire est arrivé chez Nam, peut-être que je pourrais remonter la piste jusqu'à Nathaniel ? Pas pour le revoir, non, mais pour savoir une bonne fois pour toutes qui il était. Je vais avoir vingt-neuf ans, et je pense encore très souvent à toute cette histoire. Si j'avais enfin une explication, je pourrais peut-être refermer ce chapitre inachevé.

J'ai peur de te demander ce que tu en penses...

Quoi qu'il en soit, dans ce colis du mois, tu trouveras un bocal en verre. Non, ce n'est pas pour tes confitures maison ! Je t'explique : c'est un pot de gratitude. Chaque fois qu'une chose positive t'arrive, note-la sur un morceau de papier, et mets-la dans le pot. Au moment du réveillon, tu pourras la vider et relire tous les bons événements heureux qui ont jalonné l'année !

Je t'embrasse,

Sarah